

ROB HOPKINS

ET SI... ON LIBÉRAIT NOTRE IMAGINATION POUR CRÉER LE FUTUR QUE NOUS VOULONS ?

PRÉFACE DE CYRIL DION



DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Et si... le pouvoir de changer le cours des choses en profondeur était entre nos mains ?

Et si... en réalité, nous avons à disposition, sans en avoir vraiment conscience, un des outils les plus puissants qui existent ? Et si... en plus, on se mettait ensemble pour y arriver ?

Rob Hopkins nous invite à rêver en remettant l'imagination au cœur de nos vies quotidiennes. John Dewey dénit l'imagination comme la possibilité de regarder les choses comme si elles pouvaient être autres. C'est cette capacité de pouvoir dire "Et si..." et d'envisager un autre monde plus en cohérence avec nos aspirations et les besoins de notre société.

En ces temps de catastrophes climatiques, de perte de biodiversité, d'insécurité alimentaire, d'appauvrissement des écosystèmes et de crises communautaires, notre futur – sans parler de notre présent – semble plutôt sombre. Pourtant, comme nous le rappelle Rob Hopkins, des changements drastiques, rapides et inattendus sont possibles, et ce pour le meilleur. Il a pu observer les améliorations en cours partout dans le monde. Des individus et des communautés ont d'ores et déjà emprunté le chemin de l'imagination.

Dans cette exploration passionnée, Rob Hopkins interroge le déclin de notre imagination et la manière dont nous pourrions lui redonner de la vigueur. Car, une fois qu'on l'aura fait, plus rien ne nous résistera. *Et si...* ? est un appel à l'action pour libérer notre imagination collective et initier des changements rapides et profonds pour un meilleur futur.

DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.

ET SI... ON LIBÉRAIT
NOTRE IMAGINATION POUR CRÉER LE FUTUR
QUE NOUS VOULONS ?

ROB HOPKINS

Rob Hopkins est l'initiateur depuis 2005 du mouvement international des Villes en Transition. Il est sans doute l'un des activistes écologiques anglo-saxons qui a eu le plus d'influence ces dernières années. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages importants sur ce sujet, notamment Le Pouvoir d'agir ensemble, ici et maintenant, avec Lionel Astruc (Actes Sud, 2015).

Crédits de citations : p. 8, © Au diable vauvert, 2014, pour la traduction française ; p. 62, Cornelia Funke, *Cœur d'encre*, traduction française de Marie-Claude Auger, © Éditions Gallimard Jeunesse ; p. 201, *Utopies réalistes*, Rutger Bregman, © Éditions du Seuil, 2017, pour la traduction française, "Points Essais", 2018.

Titre original : *From What Is to What If: Unleashing the Power of Imagination to Create the Future We Want*

Copyright © 2019 by Rob Hopkins

Publié avec la permission de Chelsea Green Publishing.

Tous droits réservés.

Illustration de couverture : © James McKay,
A Dream of a Low Carbon Future.

© Actes Sud, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13287-3
www.actes.sud.fr

ROB HOPKINS

**ET SI... ON LIBÉRAIT
NOTRE IMAGINATION POUR CRÉER LE FUTUR
QUE NOUS VOULONS ?**

PRÉFACE DE CYRIL DION

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Amanda Prat-Giral

*DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD | COLIBRIS*

À Emma, Rowan, Finn, Arlo et Cian.

*À mes parents, qui m'ont offert
le don précieux d'une enfance pleine de fantaisie.
Aux Stansted 15, parce que notre imagination a besoin de héros.*

Et à la mémoire de Max Hamilton.

“Nous tous – adultes et enfants, écrivains et lecteurs –, nous avons l’obligation de rêver. Une obligation d’imaginer. Il est facile de se conduire comme si personne ne pouvait rien changer, comme si nous étions dans un monde où la société est énorme et l’individu moins que rien ; un atome dans un mur, un grain de riz dans un champ. Mais la vérité, c’est que les individus changent sans cesse leur monde, les individus fabriquent l’avenir, et ils le font en imaginant que les choses peuvent être différentes.”

NEIL GAIMAN[†]

PRÉFACE, par Cyril Dion	10
INTRODUCTION. – Et si tout finissait bien ?	17
1. ET SI NOUS PRENIONS LE JEU AU SÉRIEUX ?	37
2. ET SI NOUS PRENIONS SOIN DE NOTRE SANTÉ EN PRENANT SOIN DE NOTRE IMAGINATION ?	61
3. ET SI NOUS SUIVIONS L'EXEMPLE DE LA NATURE ?	84
4. ET SI NOUS LUTTONS POUR NOUS RÉAPPROPRIER NOTRE ATTENTION ?	104
5. ET SI L'ÉCOLE NOURRISSAIT L'IMAGINATION DE NOS ENFANTS ?	126
6. ET SI NOUS DEVENIONS DE MEILLEURS CONTEURS ?	154
7. ET SI NOUS POSIONS ENFIN LES BONNES QUESTIONS ?	174
8. ET SI NOS DIRIGEANTS FAVORISAIENT L'ENRICHISSEMENT DE L'IMAGINATION ?	200
9. ET SI CES HYPOTHÈSES VOYAIENT LE JOUR ?	231
POSTFACE	253
Notes	257
Remerciements	301
Index	305

PRÉFACE

Vous tenez dans vos mains un livre de la plus haute importance. Pas parce qu'il recèle de grandes théories sur l'humanité ou les résultats de recherches scientifiques révolutionnaires (quoique), mais parce que ce livre a le pouvoir de réveiller votre enthousiasme, votre énergie, votre créativité, en réveillant votre imagination.

Pourquoi faudrait-il la réveiller me direz-vous ?

Parce que face au dérèglement du climat, à l'extinction de masse des espèces, à la montée des inégalités, du populisme et des régimes autoritaires, nous nous trompons peut-être de stratégies. En ressasant les nouvelles anxiogènes, en gardant nos yeux fixés sur tout ce qui se désagrège, nous alimentons le sentiment que nous nous dirigeons vers un futur apocalyptique inéluctable (une forme d'effondrement, diraient les collapsologues) sans pouvoir rien y faire. Nous renforçons les ressorts de notre impuissance, isolés que nous sommes face à une machine écrasante et devenue folle. Il ne s'agit pas pour autant de fermer les yeux sur l'ampleur et la gravité des phénomènes à l'œuvre. Mais si nous ne disposons pas des ressources nécessaires pour y faire face, ces terribles constats nous plongent le plus souvent dans l'apathie, la dépression et le recours aux plaisirs artificiels de toutes sortes (consommérisme, alcool, tabac, écrans...). Cela dure depuis des décennies, il est temps de passer à autre chose.

Dans ce livre, comme dans tout ce qu'il entreprend depuis une quinzaine d'années, Rob Hopkins fait le pari qu'il existe une autre voie : stimuler nos ressources créatrices plutôt que notre angoisse et, ainsi, mobiliser des trésors d'ingéniosité. Pas pour "sauver le monde", mais pour redonner une direction constructive à notre quotidien, à nos territoires, à nos communautés. C'est ce que j'aime profondément chez Rob, il est intéressé par ce qu'il y a de meilleur en chacun d'entre nous. Plutôt que de considérer que les choses sont impossibles, il nous invite à imaginer comment elles pourraient l'être. Même (et peut-être surtout) si le champ de contraintes est immense. Car comment pourrions-nous espérer bâtir un monde

différent si nous ne sommes pas d'abord capables de l'imaginer ? C'est sans doute la question la plus importante que pose ce livre et qui est dramatiquement exclue du débat actuel sur le péril climatique ou la désagrégation de nos modèles sociaux.

Elle repose sur une analyse qui est, elle aussi, souvent ignorée : nos structures sociales, nos institutions, nos lois, nos règles, nos normes, nos moyens d'échanges (l'argent par exemple) sont une succession de fictions. Par fictions, j'entends des créations collectives, d'origine humaine, qui n'ont pas d'existence intrinsèque. La Terre tourne autour du Soleil, les arbres capturent du CO₂ et rejettent de l'oxygène, voilà des réalités observables, physiques, que les humains n'ont pas le pouvoir de définir. En revanche, le fait qu'un morceau de papier, imprimé selon certaines normes, devienne un billet de 10 euros et qu'il soit échangeable contre trois ou quatre kilos de tomates est une convention qui repose sur le fait qu'elle soit acceptée par tous les protagonistes d'une histoire (celui qui émet la monnaie, celui qui la dépense, celui qui la reçoit...). Il en va de même pour nos constitutions, nos religions, nos sports... Nos existences collectives sont toutes régies par des fictions. Comme le dit l'historien et essayiste Yuval Harari, plus nous sommes nombreux à adhérer à la même fiction, au même récit, et plus nous sommes nombreux à nous conformer aux mêmes règles, aux mêmes lois, aux mêmes normes.

On peut donc avancer que ce qui donne le pouvoir aux institutions que nous croyons toutes puissantes, immuables, ce qui fait tenir le FMI, la Banque mondiale, ExxonMobil ou Monsanto, c'est d'abord l'adhésion collective aux fictions qui les ont créés. Notre adhésion collective. Il en va de même pour la plupart des réalités que nous pouvons déplorer, qui impliquent des êtres humains : le maire de votre ville qui ne met pas en place les politiques dont vous rêvez, les entreprises qui cherchent d'abord la croissance et le profit avant l'intérêt général, etc. Elles trouvent leurs sources dans les croyances que nous partageons et qui sont parfois si ancrées

que nous les confondons avec la réalité. Il arrive également que les tenants de ces croyances les déguisent en commandement divin ou en structures politiques soi-disant incontournables : *La parole de Dieu* des traditions monothéistes ou le fameux *There is no alternative* de Margaret Thatcher. À force d'entendre chaque jour à la radio et à la télévision que sans croissance économique, point de salut, nous finissons par figer ce qui n'est qu'une convention, un accord collectif, en dogme. Nous ne percevons plus que cette assertion est valable dans un cadre défini de pensée et de fonctionnement, mais qu'il est tout à fait possible de sortir de ce cadre. Car oui, il existe des alternatives. Il existe d'autres possibles. Comment leur donner corps ? En commençant par les imaginer. C'est le propre d'une fiction.

C'est à cela que s'amuse les enfants ("Et si on disait que...") et c'est à cela que devraient s'atteler les adultes. C'est l'immense pouvoir des êtres humains, qui leur a donné la capacité de dominer les autres espèces de cette planète, parfois pour le meilleur et souvent pour le pire.

Et c'est ce que Rob Hopkins nous propose dans ce livre...

Reste à déterminer quelles fictions nous souhaitons élaborer. Celles produites par Hollywood mettent en scène un futur où les êtres humains évoluent dans un univers ravagé, réduit à une sorte de primitivisme postmoderne. Celles des gourous de la Silicon Valley ressemblent davantage à un délire transhumaniste où les limites de la mort seraient rendues caduques par l'hybridation du corps et de la machine. Dans les rangs de la résistance écologiste "radicale", de nombreux militants écologistes envisagent désormais le sabotage, l'affrontement physique et pourquoi pas une forme de révolution pour mettre à bas la société capitaliste et industrielle, perpétuant ainsi l'imaginaire d'affrontements qui a jalonné la grande fiction collective que nous appelons l'Histoire. N'avons-nous pas d'autres options ?

Dans ce livre, Rob Hopkins explore l'imaginaire de la solidarité, de l'ingéniosité, de l'art, celui d'autres fictions démocratiques

ou pédagogiques. Sans écarter la nécessité de certains rapports de force, il nous invite à plonger dans un monde où nous donnerions le meilleur de nous-mêmes.

Et si nous généralisons une agriculture sans pétrole, biologique, mais très productive, qui enrichit les sols et la biodiversité plutôt que de les détruire ? Imaginez à quoi ressembleraient nos pays avec des millions de fermes converties à la permaculture, l'agroforesterie, l'agroécologie.

Et si nous décidions que, puisque l'argent est une fiction, nous pouvons l'utiliser pour ce qui est véritablement important ? Si nous décrétions que chacun peut disposer d'une somme minimum qui lui permet de vivre dignement et lui ouvre la possibilité de choisir un métier qui le passionne plutôt que d'être pris à la gorge par la nécessité financière ? Imaginez ce monde. Projetez-vous dedans. Plus personne ne dormirait sur un bout de trottoir. Plus aucune angoisse à l'idée de perdre son emploi ou de se lever le lundi matin pour aller faire quelque chose que l'on déteste.

Et si nous choisissons de construire des sociétés où l'indicateur premier, celui qui détermine les politiques publiques, les lois, la réussite, est la santé des enfants plutôt que le PIB* ? Imaginez ce que cela changerait. Cela impliquerait de protéger la qualité de l'eau, de l'air, des aliments, de renforcer l'éducation, le système de santé, de permettre à chacun de vivre à proximité d'espaces naturels, de ne pas mettre ces enfants en danger à travers le dérèglement du climat ou la disparition des espèces vivantes... Les chefs d'entreprise ne regarderaient plus en premier les lignes de rentabilité mais celles qui les lient aux écosystèmes, à la pauvreté...

Imaginez que nous donnions des droits à la nature (car le droit est une fiction !), basés sur le calcul des limites planétaires (ce que nous pouvons prélever ne doit pas excéder ce que les écosystèmes peuvent régénérer), et que chaque loi votée, chaque stratégie d'entreprise

* Comme le propose l'économiste Éloi Laurent.

doive se conformer à ces limites comme critère premier, avant la liberté d'entreprendre, avant l'impératif de croissance économique*.

Après tout, si nous sommes libres d'imaginer le futur, pourquoi toujours imaginer le pire ? Pourquoi ne pas nous projeter dans ce que nous désirons vraiment ?

C'est ce que John Lennon fit un jour en écrivant *Imagine*. Relisez les paroles. Cela semblera utopique ou naïf à certains. C'est d'ailleurs ce que Lennon dit lui-même : "Vous vous dites peut-être que je suis un rêveur." Mais si c'était justement ce dont nous avons besoin ? Devenir une armée de rêveurs. Toutes ces choses nous sont présentées comme impossibles. Mais au nom de quoi le seraient-elles ?

Qui eût cru que 1 000 mètres carrés cultivés sans pétrole et sans pesticides pourraient être aussi productifs que 10 000 mètres carrés avec tout l'attirail de la technologie et de la chimie moderne ? Personne jusqu'à ce que quelqu'un se dise : "Et si on essayait** ?"

Qui aurait pensé qu'il était possible d'aller sur la Lune ? Quel esclave afro-américain aurait pu se dire au début du XIX^e siècle qu'un jour un Afro-Américain serait président des États-Unis ? Nous pourrions multiplier les exemples pendant des pages. Ces choses semblent impossibles car, comme l'explique Rob Hopkins dans ce livre, arrivés à un certain âge, la société trouve plus convenable que nous cessions de rêver et que nous devenions des adultes raisonnables. Cette fameuse raison prend alors toute la place, encouragée par les rouages de la civilisation industrielle : école, médias, structures sociales et politiques...

Et bien aujourd'hui disons : au diable la raison. Rouvrons l'espace des possibles. Rien n'est immuable dans ce monde, pourvu que nous décidions de le changer suffisamment fort et suffisamment nombreux. Bien évidemment il faudra en passer par des luttes.

* Cet outil existe déjà : www.fondation-nature-homme.org/magazine/9-grands-equilibres-conditionnent-notre-vie-sur-terre-quels-sont-ils-comment-les-preserver, et cette idée est défendue par de nombreuses ONG ou juriste dont Valérie Cabanes.

** En l'occurrence Charles et Perrine Hervé-Gruyer dans leur ferme du Bec Hellouin.

Mais aucune lutte ne peut être victorieuse si elle n'est d'abord portée par un idéal puissant.

D'ici là, délectons-nous avec toutes les expériences que Rob Hopkins décrit dans cet ouvrage, qui existent bel et bien et qui montrent à quel point la part la plus lumineuse des êtres humains est tout aussi réelle que sa part d'ombre. À nous désormais de choisir laquelle nous souhaitons faire grandir à travers nos fictions et nos engagements. Puisse ce formidable essai nous donner l'énergie de démultiplier les fictions positives de l'avenir, jusqu'à ce qu'elles fassent vaciller le grand récit collectif qui donne sa direction à nos sociétés, et le transforment, du tout au tout.

CYRIL DION

13 février 2020

INTRODUCTION

ET SI TOUT FINISSAIT BIEN ?

*On pourrait dire que les sociétés humaines ont deux frontières.
L'une est tracée par les aspérités du monde naturel, l'autre par
l'imagination collective.*

SUSAN GRIFFIN, "To Love the Marigold"

J e m'éveille, frais et dispos, entre les murs de paille de l'appartement où j'ai élu domicile avec ma famille. Construit il y a quinze ans dans le cadre d'une initiative locale d'urbanisation durable, le complexe de trois étages présente de nombreux avantages. Le chauffage ne coûte presque rien, car les panneaux solaires installés sur le toit fournissent toute l'électricité nécessaire, tandis qu'on trouve au sous-sol les unités de compostage des toilettes de tous les appartements. Il est l'heure de réveiller les enfants ; après les avoir habillés et leur avoir servi le petit-déjeuner, je les accompagne à pied à l'école, empruntant un chemin qui serpente entre des jardins partagés où prospèrent des végétaux comestibles, y compris des côtes de bettes rouges dont les feuilles luisent comme des vitraux frappés par les doux rayons du soleil de cette matinée de mai. Les rues, que l'absence de circulation automobile a rendues calmes, sont bordées d'arbres fruitiers aux branches chargées de bourgeons qui s'agitent dans l'air traversé d'odeurs printanières. À présent que le réseau des "abribus comestibles" s'est étendu à l'ensemble du territoire britannique, chaque arrêt de bus que nous croisons est entouré d'un jardin : il suffit de tendre la main pour attraper un en-cas savoureux.

Aujourd'hui, les enfants semblent avoir une approche de l'école bien différente de celle d'il y a dix ans. Le ministère de l'Éducation a en effet décidé d'éliminer toute forme d'examen afin de donner aux élèves davantage de temps libre, qu'ils peuvent consacrer à des jeux non structurés ou à l'acquisition, auprès d'autres membres de la communauté, de compétences utiles qui leur permettront de vivre leur vie comme ils l'entendent. C'est ainsi qu'à présent, la plupart

des enfants adorent l'école. Mon fils, par exemple, a récemment amélioré ses talents de cuisinier en passant une semaine dans un restaurant local.

Nous approchons désormais de l'école, entourée de potagers plantés et entretenus par les élèves, et pénétrons dans un bâtiment où nous sommes accueillis par l'odeur du pain frais et un joyeux brouhaha. Après avoir laissé les enfants devant leur salle de classe, j'enfourche un vélo public pour me diriger vers le centre-ville *via* l'une des nombreuses pistes cyclables. Avec la hausse du nombre de cyclistes et le déclin des voitures, la qualité de l'air s'est nettement améliorée, de même que la santé publique. Je m'arrête dans ma boulangerie préférée. Lancée il y a quinze ans avec le slogan "Abandonnez le Prozac : faites du pain²", elle s'est donné pour mission de proposer de véritables perspectives professionnelles à des personnes qui n'ont ni logement ni sécurité de l'emploi, et qui souffrent de problèmes de santé mentale. La boulangerie, dont le toit est équipé d'un potager florissant, met l'accent sur les circuits courts et fait livrer ses produits par des coursiers cyclistes*. Avec le soutien de l'équipe de direction, d'anciens employés se sont eux-mêmes lancés dans le commerce un peu partout dans la ville, avec un certain succès.

Je croise sur ma route l'un des anciens hypermarchés du voisinage – nombre d'entre eux ont mis la clé sous la porte il y a une dizaine d'années. L'essor de la production alimentaire de quartier et la transition rapide vers les investissements locaux ont mené à la désertion des supermarchés, ce qui a précipité l'effondrement du modèle alimentaire industriel en l'espace de quelques années. Le bâtiment, réhabilité, sert aujourd'hui de local pour diverses petites entreprises agroalimentaires et accueille un centre de formation lié aux écoles du coin. C'est une vraie ruche. On y trouve un moulin,

* Une initiative de ce type existe déjà à Londres, juste à l'entrée de Brick Lane. Il s'agit de Rise Bakery. Retrouvez-les en ligne à l'adresse www.risebakery.london.

où sont transformées les céréales cultivées dans la région, ainsi qu'une scierie, alimentée par la production forestière locale. Des potagers, à l'image de ceux qui entouraient Paris au XIX^e siècle, ont remplacé les immenses parkings et fournissent les produits qu'on retrouve ensuite sur les étals des marchés.

Je fais un détour par la gare afin d'acheter les billets pour mon prochain voyage. Depuis que les compagnies ferroviaires ont été nationalisées, il y a douze ans, on ne trouve plus dans toutes les gares du pays les mêmes cafés, chaînes et magasins. Aujourd'hui, chacune d'elles est une véritable vitrine de l'économie locale, avec ses innovations propres et ses saveurs uniques. La nôtre compte deux fois plus de commerces qu'avant, et elle met en évidence la diversité culturelle de notre communauté. Il y a même une brasserie, où on peut boire une bière, entouré de cuves, en attendant son train*. Oh, et les trains sont à l'heure maintenant ! Les nombreux étrangers qui sont arrivés ici pendant les périodes de grande migration sont aujourd'hui pleinement intégrés, et il serait bien difficile d'imaginer notre ville sans eux. Si cette transition n'a pas été exempte de défis à relever, il ne fait aucun doute que la culture, la générosité, la volonté qu'ils ont apportées avec eux nous ont tous enrichis.

J'arrive au bureau. Aujourd'hui, je ne travaille qu'une demi-journée de ma semaine de trois jours. Adopté dans tout le pays il y a dix ans, ce nouveau système, conjugué à la mise en place du revenu universel de base, a permis de réduire de manière tangible les niveaux de stress de toute la population active. On consacre son temps libre à contribuer à des projets communautaires et à profiter de la vie. Certains de mes collègues sont absents aujourd'hui. On a récemment mis en œuvre un dispositif selon lequel 10 % des employés de n'importe quelle entreprise ont la possibilité, quand ils le souhaitent, de proposer leurs compétences, que ce soit en matière

* Il est possible de visiter une brasserie de ce type à la gare de Sheffield : la Sheffield Tap (www.sheffieldtap.com).

d'administration et d'encadrement, de commercialisation, de planification financière ou de gestion de projets, à des organisations qui, chacune à leur manière, viennent en aide aux habitants et améliorent la résilience de la communauté dans son ensemble.

Plus tard, je passe chercher les enfants à l'école et nous flânon jusqu'à la maison, longeant des rues dont les façades sont ornées de belles peintures murales colorées et de mosaïques. De nombreux enfants jouent dehors, un phénomène spontané depuis qu'il y a moins de voitures dans les villes. Par la suite, les résidents ont pris l'initiative d'interdire leurs rues à la circulation de temps à autre : les plus jeunes peuvent ainsi s'amuser à l'extérieur. Tous les voisins gardent sur eux un œil vigilant, ce qui a été rendu possible par la réduction du temps de travail, puisque les adultes passent davantage de temps à la maison que dans les embouteillages aux heures de pointe.

Après le dîner, je me rends à une réunion de l'assemblée de quartier. Il y a quelques années, un groupe d'habitants et d'habitantes, indépendant de tout parti politique, a été élu à la tête de la mairie. Il a modifié le modèle de gouvernance de la ville afin de permettre l'émergence d'initiatives à l'échelle des quartiers et de les soutenir en supprimant les obstacles administratifs. Un "Bureau de l'imagination citoyenne" a même été créé, dans l'espoir d'inspirer et de nourrir l'imagination des communautés locales et de donner vie à leurs idées. Les processus décisionnels ont été considérablement facilités. La réunion de ce soir rassemble environ soixante-dix personnes pour discuter de l'avenir de l'énergie dans le quartier, ainsi que d'autres priorités à notre échelle. Grâce au fournisseur d'énergie coopératif lancé en 2021, l'essentiel de notre électricité est produit localement, et la plupart des habitants ont personnellement investi dans l'entreprise, dont les profits sont bien plus intéressants que des intérêts bancaires.

Sur le chemin du retour, je m'arrête discuter avec certains de mes voisins, assis sur le pas de leur porte. Nous entendons un

hibou, et observons au-dessus de nos têtes le zigzag des chauves-souris. Depuis que nous avons donné à la ville le statut de “parc national urbain”, non seulement la biodiversité a cessé de s’effriter, mais elle s’est même enrichie, grâce au rétablissement des couloirs empruntés par la faune sauvage, aux espaces verts et aux bosquets, et je remarque de temps en temps l’arrivée de nouveaux insectes, ou de nouveaux chants d’oiseaux, plus assurés et plus complexes. Dans cet environnement où tout bouge, tout change et tout prospère, je me couche avec le sentiment que l’avenir est riche de possibilités.

Vous avez l’impression que j’ai tout inventé ? C’est le cas. En grande partie, en tout cas*. C’est ainsi que j’imagine l’avenir proche : une histoire qui finit bien.

Bien évidemment, cette vie fictive n’est pas parfaite. Cette communauté imaginaire n’est pas utopique. Il y a toujours des ciels nuageux, des amis qu’on perd de vue, des mauvais jours. Certains effets du changement climatique se font toujours sentir. Et la vision que je décris est sans nul doute très différente de votre interprétation de l’avenir. Mais j’ouvre ainsi ce livre parce que nous vivons dans une époque où ces histoires – des récits d’un quotidien tel qu’il pourrait advenir si nous pouvions, dans les vingt prochaines années, rassembler tout notre courage, faire briller notre intelligence, prendre des décisions afin de trouver des solutions à la mesure des

* Toutefois, nombre d’exemples que j’utilise sont issus d’initiatives déjà mises en place dans certaines villes britanniques et plus généralement européennes : 1) Un complexe de treize appartements durables, construits à l’aide de ballots de paille, existe à Cressy, en Suisse, par exemple. Alors que le citoyen suisse moyen utilise 160 litres d’eau par jour, à Cressy, grâce aux toilettes sèches, les résidents n’en utilisent que 48. L’essentiel de l’énergie est renouvelable et produit sur site. 2) Un certain nombre de pouvoirs publics locaux adoptent des réglementations qui prévoient que toutes les nouvelles platebandes doivent être comestibles et font le choix de planter dans les espaces publics des arbres fruitiers. 3) Plusieurs stations de bus comestibles ont été mises en place à Londres (<http://theediblebusstop.org>). 4) Le système éducatif innovant que je décris ici se fonde sur le modèle finnois actuel.

enjeux auxquels nous devons faire face et construire un futur qui nous convienne –, eh bien, ces histoires-là sont trop rares.

J'en suis venu à la conclusion que nous avons désespérément besoin de ces scénarios, car s'il y a bien une chose qui semble mettre tout le monde d'accord de nos jours, c'est l'horreur qui nous attend. À raison. En 2018, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) a fait état d'une augmentation de la température mondiale de 1 °C au cours des cent dernières années. Si nous voulons éviter une hausse de 1,5 °C, disent-ils, il nous faut réduire les émissions de dioxyde de carbone de 45 % d'ici à 2030, et atteindre un "bilan nul" aux alentours de 2050³. Et encore, leurs conclusions sont relativement prudentes. Selon certaines autorités en la matière, pour éviter de dépasser une hausse ne serait-ce que de 2 °C, il faudrait que les nations "développées", comme les membres de l'Union européenne, réduisent leurs émissions de 12 % par an, et ce dès aujourd'hui. On est loin de la cible actuelle de l'UE, qui prévoit de réduire ses émissions de 40 % d'ici à 2030⁴.

Plus notre inertie persiste, plus la tâche s'annonce immense, abrupte. Comme l'a annoncé Jim Skea, coprésident du groupe de travail n° 3 du GIEC, à la publication du rapport, "du point de vue des lois de la physique et de la chimie, la limitation du réchauffement planétaire à 1,5 °C est possible, mais il faudrait, pour la réaliser, des changements sans précédent⁵".

Nous sommes déjà spectateurs des effets du réchauffement planétaire (et d'autres désastres écologiques) en temps réel, comme en témoignent les phénomènes climatiques extrêmes, la disparition de la biodiversité et notre système alimentaire actuel, qui est tributaire de l'utilisation de quantités colossales de pesticides et d'herbicides pour faire sortir quoi que ce soit de la terre. Et c'est sans compter les pressions qui s'accumulent dans notre vie personnelle. La solitude, les troubles de l'anxiété (qui, selon les estimations, ont été multipliés par vingt ces trente dernières années), les problèmes

de santé mentale chez les jeunes, l'essor des extrémismes dans les populations et les sphères gouvernementales sont aujourd'hui monnaie courante⁶. Triste tableau, n'est-ce pas ?

Malheureusement, il est beaucoup plus facile de se représenter aujourd'hui une dystopie (soit le contraire d'une utopie) plutôt qu'un avenir dans lequel nous avons toujours la capacité de prendre des initiatives, de créer autre chose, de nous sortir des gouffres que nous avons nous-mêmes creusés. Le discours sur l'impossibilité d'agir est implacable et omniprésent. Comme l'écrit Susan Griffin :

“Parmi ceux qui seraient en quête de transformation sociale, le désespoir est aujourd'hui endémique. Cette absence d'espoir est liée à de nombreuses formes d'impuissance. À des schémas de souffrance qui se répètent. À des philosophies de la peur et de la haine qui prennent de l'essor. Sans même parler de l'échec des rêves. Alors que naguère, on prenait certaines sociétés pour modèles dans la recherche d'un avenir meilleur, de plans grandioses, d'utopies, le temps présent est marqué par la défiance et l'insatisfaction face à toute forme de politique et par un sentiment d'inaptitude qui s'assimile au nihilisme⁷.”

Étant donné l'état du monde, ce message de désespoir est parfaitement convaincant. La situation est lugubre. Mais il y a quelque chose qui me dérange dans tout ceci. En réalité, tout indique que les choses peuvent changer, que les cultures peuvent évoluer, rapidement et spontanément. Et ce n'est pas là de la naïveté ou un simple fantasme de ma part. Dans un de leurs articles, Andrew Simms et Peter Newell reviennent sur l'éruption, en 2010, du volcan islandais Eyjafjallajökull, qui avait envoyé dans le ciel un épais nuage de cendres sur plusieurs milliers de kilomètres, paralysant une partie du trafic aérien mondial⁸. Que s'était-il passé ? On s'était adapté. En un clin d'œil. Les supermarchés avaient remplacé par des alternatives locales les marchandises habituellement apportées par voie

aérienne. Les gens avaient découvert d'autres formes de déplacement, plus lentes, ou s'étaient rendu compte qu'ils n'avaient pas vraiment besoin de voyager. Les réunions de travail avaient eu lieu par vidéoconférence. Le Premier ministre norvégien, Jens Stoltenberg, avait dirigé son gouvernement depuis New York à l'aide d'une tablette. Il existe bien d'autres exemples. Nous nous focalisons sur le désastre à nos portes, mais l'histoire nous propose de nombreux témoignages de transitions rapides, qui ont débouché sur des formes d'ingéniosité, de prospérité, de créativité et de vivre-ensemble parfaitement convaincantes⁹.

Je l'ai vu de mes propres yeux grâce à une expérience lancée avec des amis il y a maintenant plus de dix ans dans ma petite ville de Totnes (8 500 habitants), dans le Devon, en Angleterre. Notre idée était simple : et si, nous sommes-nous demandé, le changement que nous voulons voir en ce monde face aux plus grands défis de notre temps n'allait pas venir des gouvernements ou des grandes entreprises, mais de tout un chacun, des résidents de nos communautés, œuvrant main dans la main ? Et si les réponses ne résidaient pas dans la sinistre solitude du "survivalisme" et de l'isolement, dans le remaniement d'un capitalisme sans foi ni loi, ou dans l'idée qu'un jour, quelqu'un viendra à notre secours, mais plutôt dans la reconnexion avec notre communauté ? Nous l'avions ainsi formulé à l'époque : "Si nous attendons le bon vouloir des gouvernements, il sera trop tard. Si nous agissons en qualité d'individus, ce sera trop peu. Mais si nous agissons en tant que communautés, il se pourrait que ce soit juste assez, juste à temps."

Tandis que nous réfléchissions à cette idée, avec nos amis et notre entourage, le terme "transition" nous est venu pour décrire l'acte délibéré de passer d'une société fragmentée, caractérisée par l'utilisation intensive des ressources, par de fortes émissions de dioxyde de carbone (CO₂) et par des industries extractives, à une communauté à la culture plus saine, à l'économie locale résiliente

et variée, marquée par les rapports interpersonnels et par une biodiversité florissante, une communauté plus démocratique et plus belle, où les individus ont du temps pour eux et pour les autres¹⁰.

Au sein de ce mouvement, nous avons commencé à formuler ces hypothèses sur le mode “Et si... ?”, et tout s’est rapidement enchaîné dans notre ville. Les habitants se sont mis à planter des arbres fruitiers dans les espaces publics ; ils ont cultivé des potagers dans la gare ferroviaire ; ils ont mis en relation des personnes qui souhaitaient cultiver un jardin avec des voisins qui avaient des terrains inutilisés. Nous avons récolté des fonds pour acheter un moulin, le tout premier à Totnes depuis plus d’un siècle, afin de moudre nos céréales et nos légumineuses cultivées dans la ville et d’en tirer toute une gamme de farines, et nous avons organisé tous les ans un festival honorant les produits issus de nos champs et nos jardins. Alors que j’écris ces lignes, l’initiative Transition Homes construit vingt-sept habitations à l’aide de matériaux locaux pour des personnes dans le besoin, et Caring Town Totnes a mis en place une galaxie d’organismes de prestation de soins afin de créer un véritable réseau de prise en charge pour les plus démunis. Lors de chaque nouveau projet, nous avons organisé des espaces de dialogue pour que les habitants puissent se réunir et discuter ensemble de l’avenir qu’ils aimeraient voir surgir.

En 2013, nous avons étudié l’économie locale et avons conclu à la possibilité d’une approche plus localisée du développement économique¹¹. Notre forum annuel des entrepreneurs locaux invite tous les résidents à soutenir les nouvelles entreprises, et a même permis d’en lancer une trentaine¹². Récemment, j’ai créé avec plusieurs amis une brasserie communautaire, la New Lion Brewery, qui produit à partir d’ingrédients locaux (pour la plupart) des bières succulentes, en collaboration avec d’autres entreprises sociales émergentes*. Très

* Pour en savoir plus : www.newlionbrewery.co.uk. Mieux encore, venez donc nous rendre visite. Dites que c’est moi qui vous envoie...

tôt, le mouvement Transition Town Totnes avait créé le “Totnes pound”, la livre sterling de Totnes, une monnaie locale qui a inspiré la création de nombreuses autres monnaies dans le monde. Lorsqu’on nous demande “Pourquoi avoir créé un billet de 21 livres ?”, nous répondons : “Et pourquoi pas ?”

En parallèle de cette initiative économique, l’activité Transition Streets, les “rues en transition”, a entrepris de diviser environ 550 foyers en groupes de 6 à 10. Chacun de ces groupes a tenu sept réunions, pendant lesquelles ont été passées en revue des thématiques telles que l’eau, l’alimentation ou la consommation énergétique. Il s’agissait de se mettre d’accord sur les mesures à prendre avant la réunion suivante pour réduire le gaspillage, diminuer les coûts et renforcer la résilience de la communauté dans son ensemble. À l’issue de ce projet, chaque foyer avait réduit ses émissions de carbone de 1,3 tonne annuelle en moyenne, soit une économie de près de 600 livres par mois¹³.

L’une des conclusions assez fascinantes de Transition Streets, c’est que lorsque les organisateurs ont demandé aux participants ce qu’ils tiraient en premier lieu de cette expérience, personne n’a parlé de bilan carbone. Ni d’argent. Tous ont répondu qu’ils s’étaient sentis appartenir à une communauté, qu’ils y étaient à leur place, qu’ils avaient ainsi rencontré leurs voisins, qu’ils avaient créé des liens. C’est un témoignage qui est ressorti de l’ensemble de nos initiatives : plus que la teneur des projets eux-mêmes, les participants ont retenu un sentiment de cohésion, d’appartenance, d’évolution profonde à grande échelle. Nous avons découvert qu’en réunissant suffisamment de personnes, nous pouvions construire un type de scénario tout à fait différent, issu d’expériences collectives au service du bien de la communauté.

La beauté du mouvement des Villes en Transition vient en partie de sa nature d’expérience. On ne sait pas comment s’y prendre, on avance à tâtons. À Totnes, nous avons essayé d’enclencher un mouvement qui ferait naître un souffle créateur, qui renouvellerait

l'horizon des possibles et engendrerait de nouvelles conceptions de l'avenir, sans nous douter que ce mouvement se propagerait. Et pourtant. Dès 2007, des groupes de la Transition ont fait leur apparition aux États-Unis, en Italie, en France, aux Pays-Bas et au Brésil. Le mouvement existe aujourd'hui dans cinquante pays, et dans des milliers de communautés. Chaque groupe est différent et se forme dans l'esprit et dans la culture de sa terre natale. C'est un processus qui, dès son origine, se fonde sur la créativité et sur l'imagination des habitants et les encourage à son tour. Il a eu un impact profond sur ma conception des problèmes majeurs que doit affronter le monde.

Le mouvement de la Transition m'a tout d'abord appris que souvent, nous n'envisageons pas les bonnes solutions face aux menaces les plus importantes. Certes, l'action politique est une composante essentielle de la démocratie, et peut mener à des évolutions très concrètes, mais s'il est évident que nous devons faire davantage pression sur nos dirigeants, organiser des manifestations de plus grande ampleur, plus perturbatrices, entraîner avec nous un plus grand nombre de personnes par davantage de pétitions, peut-être ferions-nous bien aussi parfois de faire une pause, de regarder par la fenêtre et d'imaginer un monde dans lequel tout va mieux. Peut-être est-il temps de reconnaître qu'au cœur de notre action, il y a la nécessité, pour ceux qui nous entourent, d'être capables d'imaginer un monde meilleur, de le décrire, d'appeler de tous nos vœux son avènement. Si nous pouvons l'imaginer, le désirer, le rêver, il est beaucoup plus probable que nous parviendrons à réunir l'énergie et la détermination nécessaires à sa concrétisation. Comme le disait mon ami et mentor David Fleming, "si l'économie de marché moderne a une suite, ce sera essentiellement le travail de l'imagination¹⁴".

Créer le mouvement des Villes en Transition à Totnes et le voir essaimer dans le monde m'a ouvert les yeux sur la pertinence et la clairvoyance des remarques de Fleming. L'avènement du monde tel que nous voulons le vivre, tel que nous souhaitons le léguer à nos

enfants, relève avant tout du travail de l'imagination, ou de ce que le philosophe de l'éducation John Dewey décrit comme "la capacité de percevoir autrement les choses qui sont"¹⁵". Il semblerait qu'il ne soit pas le seul à arriver à cette conclusion. En 2009, Paolo Lugari, le fondateur de Las Gaviotas, un mouvement colombien d'habitat durable, a ainsi écrit : "La crise que nous traversons n'est pas celle de l'énergie, mais celle de l'imagination et de l'enthousiasme"¹⁶." En 2016, l'écrivain Amitav Ghosh décrivait le changement climatique en ces termes : "une crise de la culture, et par conséquent de l'imagination"¹⁷". L'année suivante, le journaliste George Monbiot ajoutait que "l'échec politique est, essentiellement, un échec de l'imagination"¹⁸". En 2018, David Wallace-Wells expliquait que, sur le sujet du changement climatique, "nous sommes face à un constat d'échec monumental de notre imagination"¹⁹".

Et pourtant, personne ne paraît capable d'expliquer les raisons de cette spectaculaire défaillance. D'où vient notre incapacité à nous unir pour créer, pour maintenir et pour concrétiser une vision du monde dans laquelle nous réglons les crises mondiales de manière compétente et, ce faisant, profitons davantage de la vie ? Il semblerait que notre imagination s'affaiblisse au moment même de notre histoire où elle est plus que jamais nécessaire. Notre créativité devrait être vigoureuse et bien entraînée ; elle est à l'inverse flasque et molle. Plus nous nous enfonçons dans la crise du changement climatique, plus il nous est difficile, je le crains, d'envisager une issue. Si l'on considère tout ce qu'a été en mesure d'accomplir l'humanité, animée par des actes de foi, comment se fait-il que le simple effort d'imaginer un cheminement plus sûr, plus sain et plus paisible vers l'avenir se révèle hors de notre portée ? Plus encore, pourquoi semble-t-il de plus en plus inatteignable ?

Le présent ouvrage est une réflexion autour de ces questions, et d'autres encore : j'essaie de comprendre pourquoi, d'une part, le mouvement des Villes en Transition a dépassé toutes nos attentes, en ce qu'il s'est traduit par des évolutions plus positives encore que

dans nos rêves les plus fous, tandis que, d'autre part, tant de problèmes, à petite et grande échelle, semblent si insolubles, même lorsque nous les soumettons aux raisonnements les plus rigoureux. Alors que je réfléchissais à toutes ces questions, je suis tombé sur l'article de la chercheuse Kyung Hee Kim, du College of William and Mary (Virginie, États-Unis). Après avoir analysé les réponses de plus de 250 000 participants – de l'école maternelle à l'âge adulte – des années 1960 à nos jours, elle s'est aperçue que la créativité et le QI avaient connu une hausse parallèle jusqu'en 1990, à la suite de quoi, entre 1990 et 1998, les deux courbes se séparaient, la créativité étant marquée par une baisse "régulière et continue"²⁰. La chercheuse attribue ce déclin à la diminution du temps de jeu chez les enfants par rapport au temps d'écran, à l'accent mis sur les examens normalisés et au manque de temps libre consacré à "la réflexion abstraite". Ses conclusions ont été reprises dans le magazine *Newsweek*, et tous les plateaux radio et télé ont soudain voulu l'inviter²¹.

Ses commentaires et ses résultats m'ont incité à observer plus attentivement ma vie et ma communauté, et les difficultés auxquelles sont confrontés mes concitoyens. Il semble que, pour la plupart, nous ayons de moins en moins d'espace pour exercer notre créativité ou notre imagination – en supposant qu'il nous en reste. Même chez les personnes qui travaillent dans les "industries créatives", l'imagination ne sert qu'à créer de la demande de marchandises dont personne n'a réellement besoin, et dont la production épuise jusqu'à la moelle nos systèmes humains et écologiques. Rendons-nous à l'évidence : l'imagination a été mise au service de notre propre extinction.

Et si, cependant, l'imagination était justement ce dont nous avons besoin pour éviter l'effondrement de notre espèce ?

C'est ce que semble indiquer toute une série d'études.

Menons une petite expérience, si vous le voulez bien. Imaginez que vous tenez dans votre main un citron. Sentez sa peau fraîche sur votre paume. Visualisez l'éclat de son jaune. Tâtez du

bout des doigts sa surface brillante et rugueuse. Jetez-le en l'air et rattrapez-le, sentez son poids dans votre main lorsqu'il retombe. Puis, de l'autre main, prenez un couteau et coupez-le en deux. Saisissez l'une des moitiés et pressez-la au-dessus d'un verre, en écoutant tomber les gouttes. Sentez les effluves de ce jus frais. Tandis que vous le pressez, une goutte de jus vous gicle dans l'œil.

Lorsque des psychologues mènent cet exercice, ils observent souvent que, à ce point précis, les sujets clignent de l'œil, comme s'ils avaient véritablement reçu du jus de citron. L'imagination humaine est puissante. Il ne s'agit pas simplement des images qu'elle crée dans notre esprit. C'est une faculté multisensorielle, qui fait intervenir l'odorat, le toucher, l'ouïe, l'émotion et le goût. Elle est capable d'induire un véritable changement, bien plus que ce qu'on croit. La psychologie positive l'a prouvé : le simple fait d'envisager une certaine issue peut augmenter les chances qu'elle adienne.

Dans une étude menée en 1995, Alvaro Pascual-Leone, de la Harvard Medical School, a suivi deux groupes de débutants qui apprenaient à jouer une séquence de notes au piano. Chaque groupe a pratiqué deux heures par jour pendant cinq jours. Dans le premier groupe, les participants jouaient réellement au piano ; dans l'autre, ils se contentaient de rester assis devant l'instrument et d'imaginer qu'ils appuyaient sur les touches. Au bout de trois jours, les membres de chaque groupe jouaient à peu près pareil et leur cerveau présentait les mêmes évolutions, qu'ils aient ou non effectivement touché le clavier. Après cinq jours, les membres du premier groupe étaient un peu en avance, mais ceux du second les ont vite rattrapés une fois qu'on leur a permis de toucher le piano²².

Ce même phénomène s'observe avec l'exercice physique. Dans une étude menée en 1992 par Guang Yue et Kelly Cole, deux groupes de participants avaient pour instruction de muscler l'un de leurs doigts, l'un en réalisant un exercice, l'autre en ne faisant qu'imaginer cet exercice. Au bout de cinq jours, parmi les membres du premier groupe, la force de ce muscle avait augmenté d'environ 30 % ;

étonnamment, chez les autres, on observait aussi une augmentation, de 22 %²³.

Jackie Andrade et Jon May, qui m'ont montré l'expérience du citron, m'ont parlé de leur travail à la University of Plymouth, où ils ont mis au point une approche appelée *functional imagery training*, "entraînement par imagerie fonctionnelle" ou FIT, qui met le pouvoir de l'imagination au service des personnes qui souhaitent modifier leurs habitudes ou leurs comportements²⁴. Disons par exemple que je veuille perdre du poids. Alors que je suis déterminé à y parvenir, me voilà devant la tentation d'un éclair au chocolat, qui surpasse mon désir d'être en forme et svelte. Mais que se passe-t-il si j' imagine mon quotidien de personne mince avec une telle clarté que je peux effectivement voir mon corps avec des muscles nouveaux ; ressentir mon allégresse tandis que je cours derrière mes petits-enfants dans le jardin ; savourer la chaleur du soleil alors que je pars faire mon jogging ; sentir les endorphines engendrées par l'exercice une fois sous la douche ? Eh bien, si j'arrive à former cette image dans mon esprit, disent les deux chercheurs, à la former véritablement, alors le prochain éclair aura bien moins de pouvoir sur moi que la tangibilité de mon objectif à plus long terme.

Les résultats de leur étude témoignent du succès de cette technique. Après une expérience menée sur trois ans, Andrade et May ont constaté que, sur une période de six mois, lorsque les sujets avaient été soumis à quatre heures de FIT par l'intermédiaire d'un thérapeute, ils avaient perdu en moyenne quatre kilos, tandis que les membres du groupe témoin, eux, n'en avaient perdu qu'un. Au cours des six mois suivants, la perte de poids des membres du groupe sujet se poursuivait, même sans thérapeute. C'est une situation presque inédite : avec la plupart des méthodes, au bout de six mois, on récupère environ 50 % de ce qu'on a perdu. Ce qu'ont découvert ainsi les chercheurs, c'est qu'une fois qu'on a internalisé la capacité à imaginer un avenir dans lequel on a atteint le poids ou le comportement désiré, on peut se passer de thérapeute²⁵.